

Michelle Sainte-Marie

Mille mots

Essais et contre-essais





Avant-propos

Un éloge avant toute chose, sans courtoisie et sans flagornerie. Mesdames Lilian Jackson Braun¹. et Marie-Louise Navarro, vous avez toute mon estime, ma considération. Je vous dédie ces écrits de mille mots et plus, en remerciements. Pourquoi ?

Parce que vous m'avez aidée. J'étais dans la peine. Je vous avais écrit, Lilian. Pour vous dire combien vos charmantes histoires me mettaient de baume au cœur. Et c'est vous, Marie-Louise qui avez fait passer ma lettre, dûment traduite, et qui avez pris sur vous de m'écrire aussitôt, m'envoyant photos, magazines, et une forte gentille lettre, ma foi ! Quant à vous, Lilian, vous m'avez répondu de même, avec des photos de Koko et Yomyom, et de vous-même au milieu d'eux. Après tout, je n'étais qu'une lectrice parmi d'autres ; vous ne

¹ Lilian Jackson Braun est décédée, il y a quelques années. Elle avait près de 95 ans et a écrit jusqu'à la fin de ses jours.

me connaissiez guère ; vous m'avez devinée dans la peine ; vous avez pris le temps de tenter de la soulager.

Merci Mesdames.

Des années ont passé. J'ai pris contact voilà bientôt dix-sept ans, avec Marie-Louise. Un coup de téléphone. Je n'espérais point qu'elle se souvînt de moi. Elle se souvenait. Depuis je lui rends visite chaque fois que je viens à Paris. Elle tient Lilian au courant de mes avancées... ou de mes piétinements ! Nous avons en commun toutes les trois :

- L'amour des siamois – inconditionnel – et plus généralement des représentants du monde animal.

- L'amour de l'écriture.

- L'amour du rire.

Bien entendu passe en tête l'affection que nous portons à nos semblables. Elles deux l'ont bien démontré. Reste à faire mes preuves.

Alors à la louange de Lilian et Marie-Louise, ces essais dans lesquels j'ai mis pour elles deux tout mon cœur. C'est un aimable journaliste, talentueux, bien sûr, dont la courbe de moustache s'arrondit parfois tristement : quelques souvenirs, – chagrins, sans doute, – qui traînent au fond de sa mémoire, remontant soudain en surface. Alors il est mélancolique.

Mais il possède une qualité rare : *l'urbanité*. Cette notion est ambiguë. On veut en faire un synonyme de « *courtoisie* » : voire ! Ce dernier mot implique plutôt la politesse affable de ceux qui ont fréquenté les cours

royales, donc englobe une certaine grâce, snob un tantinet. L'urbanité, c'est autre chose : c'est la civilité formée par l'usage du « monde ». Larousse ne précise rien. De quel monde s'agit-il ? Le demi ou l'entier, le « politiquement correct », ou « l'astrophysiquement décent »² ?

Eh bien ! je penche pour la décence, c'est-à-dire la seconde acception. L'autre, le « politiquement correct », en est totalement dépourvu..., de décence, bien évidemment, malgré cette référence à la correction ! En fait, pour éviter toute controverse sémantique, ne pourrait-on utiliser plutôt le mot « aménité », afin de définir plus exactement le personnage défié ? « L'aménité se dit d'une politesse qui charme ». ³

Et finalement, je place Jim Mackintosh Qwilleran dans l'honnête bienséance d'une charmeuse aménité, en espérant que Lilian Jackson Braun m'en saura gré. Après tout, c'est son personnage, sa création, que dis-je ? C'est sa créature... !

Seulement voilà, une création finit toujours par échapper à son créateur. Et comme toutes les femmes qui gravitent autour de J.M. Qwilleran, virtuelles ou réelles, j'en suis tombée amoureuse. Que Lilian me le pardonne ! Son personnage s'est évadé des bords du

² Astrophysiquement décent : c'est n'importe quoi, pourvu que ce ne soit pas « politiquement correct ». En conséquence, notion très vaste.

³ « L'aménité... » : in Larousse des synonymes, éd. 1973, p. 16, V^o affabilité.

Lac Huron ; il virevolte actuellement dans la campagne girondine ou périgourdine, une fort jolie campagne, ma foi, digne du Petit Trianon. *Les blondes d'Aquitaine*⁴

ont piqué ses champs de leurs poses indolentes. Ses coteaux montueux, sans escarpements ni transcendances, s'élèvent sagement dans la douceur des ciels brouillés de la Gironde.

Et moi, l'amoureuse transie, je suis au plein cœur de cette douceur ; j'ai trouvé un refuge sur l'aride chemin de l'exil. Pas possible ! Il n'existe plus de refuge. Même les chapelles romanes bouclent leurs portes à double tour. Mais pas ce gîte lacustre, jailli devant mes pas un jour de grande peine. J'y ai vécu un petit bout de durée, alors que j'errais de par le monde « sans domicile fixe ». Je n'ai jamais pu dire *gîte*. Un seul mot me venait à l'esprit pour le désigner : *refuge* ; lapsus particulièrement révélateur.

J'ai fait le tour de l'exil, de ses gâteries, et j'y suis revenue, au refuge ; enfin, à côté, tout contre... J'ouvre mes portes-fenêtres, le matin, sur le petit lac. Les oies, – mes copines –, les canards, – mes copains –, cacardent et cancanent à qui mieux mieux *bienvenue, bienvenue* ! Et pardi ! je les nourris : du bon pain, quelques graines. Ils m'en sont, je crois,

⁴ *Blondes d'Aquitaines* : Ce sont des... vaches, au pelage très clair, blond, tout simplement.

reconnaissants. Monsieur Perrichon ne pourrait les traiter d'imbéciles⁵

Aussi, lorsque j'ouvre au matin, me souhaitent-ils le *bonjour* ; lorsque je ferme à la nuit, c'est le *bonsoir* ; mais ce dernier n'est que susurré. Les pauvres, ils dorment presque ! Moi, je suis un oiseau de nuit. Dans la clarté diffuse qui révèle les saules pleureurs sur les rives du petit lac, je prendrais bien racine, et n'irais jamais dormir. La nuit du refuge est si belle, même froide ou brumeuse ! J'ai trouvé **la faille** dans le temps qui s'écoule. La halte est reposante.

Alors je m'enhardis, tente tous les paris. Et celui d'aujourd'hui est de taille... sinon d'estoc ! Parce que J.M. Quilleran est un redoutable adversaire : l'élite des chroniqueurs, voire des essayistes. Lilian le présente ainsi. Or il prend des vacances dans les environs, pour une fois sans Koko, à preuve qu'il n'est pas en enquête. Ou alors est-il en recherche de sujets de chroniques ? C'est pourquoi je me hâte, avant qu'il ne me dérobe mes modèles. Il est capable d'écrire mille mots sur n'importe quel sujet. C'est ce que je tente aujourd'hui. Et il faudra bien qu'**elle** (Lilian) accepte de nous départager, de nous servir d'arbitre, ce « Pygmalion » enjuponné, dont j'adore les histoires. A moins qu'**elle** ne nous délègue Koko pour jouer entre nous les médiats...

⁵ Allusion à une citation extraite d'une pièce de théâtre de Labiche : « Le voyage de M. Perrichon » : « Le poids de la reconnaissance écrase toujours les imbéciles ».

Aussitôt la question jaillit : le jugement sera-t-il honnête ? Ou bien ai-je à craindre un peu de **chauvinisme** ? A la réflexion, je n'y crois pas trop. Certains étrangers font remarquer que ce mot n'existe, – paraît-il –, que dans la langue française. Or Koko ne connaît pas, ou si peu, cette langue. Je suis certaine qu'il aura l'honnêteté d'oublier que J.M. Qwilleran est son premier pourvoyeur de saumon rose, afin de trancher entre nous selon la justice ; que dis-je, la justice ? *L'équité*, Koko, *l'équité*, qu'on semble bien avoir perdu de vue dans l'hexagone. Heureusement, Koko pense en « *equity* »⁶ ! Cela lui dira quelque chose...

Forte de cette certitude, je m'envole sur les ailes du temps pour écrire dix fois mille mots sur n'importe quel sujet, du mieux que je pourrai. Pour oublier... Oublier que l'exil, c'est pénible, c'est très lourd à porter ! Qu'on l'allège en l'oubliant, qu'on l'oublie en écrivant. La folle du logis est le meilleur médecin de l'âme, lorsqu'elle se met en tête de suturer les plaies. Elle déride ; parfois même elle égaie, en fonction du choix des sujets : éclectiques, excentriques, si ce n'est... erratiques.

Ne cherche pas, raisonnable lecteur, de liens entre lesdits sujets. Il n'y en a aucun, sauf peut-être la folie. Mais celle qui rit, celle qui danse sur les jours moroses, qui met en musique le « politiquement

⁶ *Equity* : notion du droit anglo-saxon, qui correspond, à peu près, -ou parfois de très loin-, à la notion française d'équité.

incorrect », et qui disperse aux quatre vents l'unicité de la pensée.

Parce que la vie, c'est un grand bal ; c'est une pierre brillante qui jette mille feux aux mille coins de l'univers, de l'univers visible et invisible. Pour te rappeler que chaque être est unique et différent de l'autre. Heureusement ! « L'ennui naquit un jour de l'uniformité », dit-on.

Alors la standardisation de la pensée, l'identité absolue des actions, l'interdiction des réactions, tout cela vole en éclats, si tu veux bien y réfléchir. Et tu écris mille mots, – ou plus –, à propos de tout, à propos de rien, à propos des éléments, à propos des événements, sur les choses de tous les jours, celles qui t'apportent la joie de vivre, mais qui te l'enlèvent aussi bien, à propos des êtres qui t'entourent ou qui sont loin de toi, et que tu aimes, car ils sont tes semblables, tes frères.

Voilà tout le contenu de mon humble défi. Vaut-il vraiment la peine d'un essai ? Dans tous les cas, j'ai dépassé *mille mots*.

I.

Tu te payeras un chevreuil

Je suis furieuse. A peine arrivée dans ce petit coin de paradis, j'ai été harponnée par les « Cassandres ». Parce que j'ai choisi de vivre dans les bois, au bord d'un petit lac que l'on atteint après avoir parcouru trois kilomètres : une petite route enchanteresse dont les courbes douces serpentent au milieu d'essences variées. J'y ai même rencontré *mon copain le chêne*⁷

en innombrables spécimens. Et puis soudain, on arrive : c'est le gîte, avec ses maisons landaises, les trois ou quatre « feux » se serrant tout autour, le petit lac, le petit pont, le petit moulin à eau. Tout est petit, enfin d'humaines dimensions. On se sent bien. Il fait doux. Il fait soleil. Les chants d'oiseaux peuplent le silence. Les pensionnaires du lac, les oies et les canards, me connaissent bien, maintenant. Quand

⁷ « *Mon copain le chêne* » : in chanson de Georges Brassens.